

hensible qui régissait leur sensibilité d'artistes. Et c'est là la croyance très ancienne et très poétique des muses qui réapparaît dans toute son ingéniosité : incapable de saisir ce qui est l'essence même de l'inspiration, le poète antique se faisait alors le dépositaire précieux de ce que la puissance supérieure présidant à son œuvre lui dictait, et lorsque le laurier d'or ceignait son front triomphant, son premier devoir n'était-il pas de consacrer sa couronne — idée symbolique fort touchante, — à la muse qui l'avait aidé à

... "Gravir le dur sentier de l'inspiration",

Comme l'a dit Hugo en un vers mémorable.

EUGÈNE BERTEAUX.



LES GRANDS CONCERTS

CONCERT COLONNE

LA *Chasse fantastique* ayant constitué, par sa nouveauté relative, le principal attrait du dernier concert du Châtelet, je glisserai rapidement sur les autres numéros du programme.

Après une exécution de « Coriolan » pleine de chaleur et de sentiment, — qui donc prétend que certains critiques sont brouillés avec Beethoven? — Mme Marie Panthès s'est fait très vivement applaudir dans le joli Concerto en sol mineur de Saint-Saëns. Elle l'a joué en artiste, avec infiniment d'autorité, ce qui aurait peut-être pu passer inaperçu, mais encore avec beaucoup de pianissimos, et le succès, comme de coutume, n'a pas manqué de récompenser de telles finesses. Le public aime qu'on le force à prêter l'oreille pour percevoir des sons très ténus, et les galeries hautes n'ont même pas applaudi la sortie du gros meuble tripède. Quel plus beau triomphe peut rêver un pianiste aux concerts dominicaux?

L'*Or du Rhin* ne fut évidemment pas écrit pour être chanté par des bonnes gens immobiles, en habits noirs et en toilettes de soirée, sur le front d'un escadron d'archets. Les esprits simples peuvent prendre plaisir à ces sacrilèges trahisons; mais j'avoue que quand j'écoute les filles du Rhin, j'ai besoin de voir un peu grouiller dans l'onde ces trois sœurs hydrauliques. Le dynamisme de la musique wagnérienne, privée des gestes qu'elle doit promouvoir

me cause une impression d'écartèlement d'autant plus vive qu'on se rapproche davantage des conditions sonores imaginées par l'auteur de la Tétralogie, et les privations optiques me gênent, dans l'occurrence, le plaisir acoustique auquel je les rêve indissolublement unies.

Enfin je dirai l'étonnement, éprouvé par tous les musiciens, que dans l'œuvre remarquable de Glazounov on ait été pêcher le *Poème lyrique* pour nous faire connaître le brillant élève de Rimsky-Korsakow. Dieu sait si je voudrais faire admirer en bloc toute la nouvelle école russe, et si ce pénible aveu me coûte! mais vraiment l'audition de cette rêverie ennuyeuse et longue, malgré le charme du sentiment, ne nous a valu qu'une seule joie, la lecture des lignes suivantes, reproduites ci-dessous, d'après le programme officiel de la séance, afin qu'on en puisse savourer à loisir l'astucieux parfum.

« L'op. 12 dédié à Nicolas de Stcherbatcheff, ne peut donner ici qu'un seul aspect du talent de Glazounov : c'est un « Andantino pour grand orchestre en ré » « bémol, publié sous le nom de *Poème lyrique*, rêverie d'un caractère étrange, « mélancolique et doux, d'une teinte volontairement grise, et d'une exécution difficile en dépit de son apparente simplicité : « car il y faut éviter la monotonie, et l'effet « ne s'obtient que par une grande délicatesse de touche et le souci minutieux du « détail. »

La *Chasse fantastique* de M. Camille Erlanger forme le 4^e tableau d'une œuvre de longue haleine : *Saint-Julien l'hospitalier*, sorte de poème symphonique en trois actes, avec chant, tiré de l'admirable conte de Gustave Flaubert. L'œuvre entière fut d'abord exécutée comme envoi de Rome, en 1894, dans la Salle du Conservatoire, et l'on offrit pour la première fois au grand public, le 8 décembre 1895, aux concerts de l'Opéra, la page donnée dimanche, avec beaucoup de soin, par M. Colonne. Qui ne se rappelle l'incomparable récit de cette chasse : « Un matin d'hiver, Julien partit avant le jour... » C'est assurément l'un des morceaux les plus parfaits de toute notre littérature, techniquement le plus accompli que je connaisse. Si vous le relisez, et que vous écoutiez, aussitôt après, le commentaire orchestral qu'en a fait M. Erlanger, je vous promets une grosse déception. Mais ceci n'est point un argument : rien ne prouve que le compositeur ait voulu

prendre dans le second des trois contes autre chose que la matière première de son ouvrage. Tout semble même démontrer le contraire, ne fût-ce que l'extraordinaire livret sur lequel il construisit ses chants. Dans la nouvelle du romancier, la scène finit aussitôt après la malédiction du grand cerf, et toute la deuxième partie du tableau qui nous occupe est bâtie sur des vers (?) évoquant, ou prétendant évoquer, l'état d'âme dans lequel cette malédiction doit avoir plongé le chasseur. Qu'à cette égard il me soit permis de me montrer catégorique; on ne saurait invoquer aucune excuse d'avoir mis en musique des incohérences comme celles-ci :

Les choses justicières,
Qui dans nos poitrines et sur nos fronts
Incrustent des remords pour ce que nous souffrons!

Cette phrase a bien un sujet, mais je n'en vois pas le verbe,.... ou bien ;

Combien tu regretteras ce temps,
Tout en haut d'une tourelle,
Alors que tu n'avais que sept ans,
Étais doux comme une tourterelle!

Cette fois c'est un verbe qui n'a pas de sujet.

Ce n'est pas là de l'archaïsme, ce n'est pas de la poésie, c'est du mauvais français et du jargon!

Quant à la musique de M. Erlanger, entendons-nous bien. Si vous dites qu'elle est « intéressante », je vous l'accorde volontiers; j'y vois évidemment l'œuvre d'un homme qui sait son métier, et pour peu qu'un tel mérite puisse vous contenter, je vous concède qu'il y a là de quoi vous satisfaire.

Si vous dites que ces sonorités vous plaisent, je me garderai bien davantage encore de vous contredire; une impression subjective ne se discute pas.

Mais si vous me demandez la valeur musicale, j'entends le degré d'émotion ressentie par M. Erlanger devant son sujet, et sa *puissance d'expression inconsciente*, je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'il n'y en a pas trace dans la *Chasse fantastique*. C'est de la musique écrite avec autant de tremblement fébrile dans les mains, de souffles ardents dans la chevelure qu'en peut ressentir M. Laliue en ouvrant un collier ou un bracelet. Tolstoï a caractérisé d'un mot cruel mais juste ce genre de productions, qui désormais règne en maître dans l'immense majorité des cas : c'est de *l'art simulé*.

On apprend dans un Conservatoire, dans une Ecole des Beaux-Arts, comment tel génie exprima tel sentiment, tel autre génie, tel autre sentiment et, pour peu qu'une bonne fée vous ait au berceau doué de quelques facilités à manier une lyre ou à tenir des pinceaux, on fabrique, avec quelques recettes, des trompe-l'œil et des trompe-l'oreille, où le cœur, le *pectus*, n'a rien à voir, mais qui suffisent à épater les bonnes âmes, ou à ravir les malins, très amusés de voir « comme c'est bien fait ! »

Une montre peut être une merveille d'horlogerie par l'agencement et la finesse de ses rouages, mais sans ressort elle ne dira pas l'heure, et le seul ressort d'une œuvre d'art, ce n'est pas l'intelligence, c'est l'inspiration.

Eh ! parbleu, je ne demande pas au musicien moderne des mélodies développées, seule forme sous laquelle se concevait jadis l'émotion musicale ; mais que ses symphonies vibrent du moins, et ne se contentent pas de sonner, que ses leitmotivs nous remuent et ne se bornent pas à étiqueter conventionnellement des idées indifférentes. Non, je ne suis point miso-néiste ; loin de là ! Voyez donc toute l'école russe nouvelle, si recherchée, mais si frémissante ! Voyez, parmi les mélodies modernes, la *Chanson perpétuelle* ou *Les Heures* de Chaoussou ; lisez cet admirable *Puits*, dans les *Solitudes* des frères Hille. macher. Rappelez-vous les thèmes si brefs, et pourtant si tragiques de l'*Attaque du Moulin*, et l'allegro final de la deuxième symphonie de Rabaud, d'invention mélodique à peu près nulle, mais d'une intensité dramatique vraiment poignante ?

Et, pour opposer à M. Erlanger, M. Erlanger lui-même, reprenez quelques-unes de ses mélodies, *Fédia*, par exemple, d'une couleur si juste, si douloureuse, d'une émotion si simple et si vraie !

J'avais pris des notes nombreuses pour analyser ici la *Chasse fantastique*. Je renonce à les transcrire ; d'ailleurs les généralités que je viens de développer en disant plus au lecteur que ne le pourrait faire une énumération de catalogue. On peut, je le répète, juger très différemment *Saint-Julien*. Il n'empêche que je crois être dans le vrai quand je signale ce qu'il y a de déplorablement factice dans presque toute la musique contemporaine, et quand je regimbe, fût-ce un peu durement, contre le pli des conventions accepté vraiment par trop de monde.

Si les amateurs, — je n'écris pas ici pour les professionnels, — veulent bien me pardonner ma rudesse impolitique, je continuerai dans cette voie, et je tâcherai de dégager, sans parti pris, mais sans hésitation, ce qu'on appellerait justement les « mauvaises mœurs artistiques » de notre temps.

JEAN D'UDINE

SOUSCRIPTION

POUR

LE MONUMENT DE CÉSAR FRANCK.

Nos lecteurs savent qu'un monument, dû au ciseau du sculpteur Lenoir, sera élevé prochainement à César Franck, dans le square Sainte-Clotilde. Les nombreux et fervents admirateurs du Maître, de l'immortel auteur des Béatitudes et de Rédemption ne manqueront pas de contribuer, chacun pour leur part, au succès de l'œuvre. Les souscriptions peuvent être adressées à M. Vincent d'Indy, 17 avenue de Villars, à M. Durand, éditeur, 4, place de la Madeleine, — ou à M. Diot, directeur du Courrier Musical, qui les centralisera et les fera parvenir au Comité.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON. — Reprise de *Les Fourchambault*, comédie en 5 actes d'Emile Augier.

IL serait inutile de conter ici l'intrigue des *Fourchambault* que tout le monde connaît pour avoir lu cette œuvre, presque classique à cette heure, pièce « honnête » mais audacieuse où nous voyons une mère, sauver à l'aide de la fortune de son fils bâtard, l'honneur commercial de l'homme qui la séduisit jadis. La comédie dont l'Odéon vient de faire une très honorable reprise a été commentée, louée, discutée maintes et maintes fois et nul n'ignore le mot fameux « efface ! », qui est quelque chose d'aussi populaire que le nom moins célèbre : « qu'il mourut », comédien.

Très sobre dans son action, ample quand bien même dans l'étude soutenue des caractères cette œuvre a ceci de remarquable qu'elle met en relief — plus encore que

« Maître Guérin » — les qualités dominantes de l'observateur profond, qui fut le précurseur de Dumas fils. La grande âme d'Emile Augier y plane librement, soutenue par des ailes de vaste envergure qui lui permettent de remonter sans effort le vent trompeur des concessions coupables pour lesquelles la Société met invariablement « toutes voiles dehors », et cette âme généreuse remonte, remonte toujours, victorieuse des courants pestiférés, calme, forte, sublime parce qu'elle sait et veut être bonne... Cela est grand et très beau, respectueusement interprété par M. Chelles, pathétique, par Mme Marie Magnier, spirituelle un peu trop à dessein, Mme Grumbach digne et tendre, Mlle Cécile Soré gracieuse et touchante, et enfin par M. Cornaglia, bonhomme, à souhait, dans son rôle de M. Fourchambault. Mlle Marthe Régnier est une Blanche délicate qui vient de faire un très louable début.

EUGÈNE BERTEAUX.

CORRESPONDANCES

NANTES. — Le Grand Théâtre vient de reprendre le *Roi d'Ys*, avec un plein succès. L'œuvre admirable de Lalo a été montée avec tout le soin désirable. Madame Desvarreilles a été une Rozenn exquise de grâce et touchante à souhait.

Le rôle de Margared convient à Madame Hendrickx, qui a mis en lumière le caractère méchant, jaloux et irritable du personnage.

MM. Verdier, Sizes et Jaquin complétaient un excellent ensemble. Le public, après l'ouverture, a fait une ovation chaleureuse à M. Boyv, qui dirige notre orchestre avec une rare maîtrise.

Cette fin de saison sera décidément très intéressante *Orphée* est toujours sur l'affiche, et la 7^{ème} représentation avait attiré encore une nombreuse assistance. Il est question d'une reprise de *Hansel et Gretel*, avec Mlle Marguerite Giraud dans le rôle de Gretel.

Enfin on annonce la *Bohème* pour les premiers jours de Mars.

ANGERS. — Le Concert du 21 Janvier était en partie consacré aux œuvres de Mlle Augusta Holmès, à laquelle le public Angevin a fait une chaleureuse réception. Je dois dire que les interprètes du compositeur ont pu prendre une grande part du succès obtenu par l'auteur de l'*Hymne à Apollon*. Il est superflu de faire l'éloge de M. Delmas, suffisamment connu de tous les musiciens. Je dirai seulement avec quelle puissance et quelle autorité il a dit les *Adieux de Wolan*, cette magistrale péroraison d'un des plus beaux drames Wagnériens. M. Rousselière se fit applaudir également après qu'il eut chanté le *Chevalier au Lion*, et le *Vin d'Holmès*, dont M. Delmas avait également interprété deux mélodies, où l'on sent passer ce souffle brûlant de passion et de volupté, qui circule